

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

CONSIDÉRÉ COMME ORATEUR POPULAIRE ;

Par M. ESCHENAUER ,

Pasteur, membre résidant de la Société Impériale des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille.

Extrait des Mémoires de cette Société.

L'étude des Pères offre un intérêt puissant, car ils furent, comme leur nom l'indique, après les Apôtres, les pères nourriciers et les principaux défenseurs de l'Église chrétienne. Parmi eux brille au premier rang le plus éloquent prédicateur de l'Église grecque, Jean Chrysostome, dont nous allons essayer d'esquisser à grands traits *la vie et l'œuvre*, afin d'en bien faire saisir le caractère et de le montrer tel qu'il est avant tout, orateur éminemment populaire et, pour ainsi dire, vulgarisateur inspiré de l'Évangile.

I.

C'est une bonne fortune, même au seul point de vue littéraire, que d'avoir à envisager un caractère tel que celui de Chrysostome. Il est peu de personnalités aussi vigoureusement accentuées, aussi puissantes et aussi fécondes que la sienne. Joignez ensemble l'âme la plus ardente et la plus charitable, le cœur le plus noble et le plus généreux, l'imagination la plus

Bibliothèque Maison de l'Orient



148557

vaste et la plus entreprenante, la mémoire la plus heureuse pour seconder son génie ; vous aurez en quelques traits le caractère de Jean, évêque de Constantinople, surnommé Bouche-d'Or. Ce fut une nature d'élite, enrichie de mille dons, et favorisée par une foule de circonstances diverses et même contraires. Témoin vivant de la consolante parole de l'apôtre que « toutes choses travaillent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu », il n'est pas jusqu'aux insinuations les plus perfides, aux calomnies les plus odieuses et aux persécutions les plus envenimées qui n'aient concouru à faire resplendir d'un plus vif éclat la pureté et l'élévation de son âme (1).

Issu d'un noble rang, élevé avec le plus grand soin par une mère profondément pieuse, Anthuse, qui, veuve à vingt ans, se voua tout entière à l'éducation de ses deux enfants, tellement qu'elle arracha au païen Libanius cette exclamation de surprise et d'admiration : « Quelles femmes il y a parmi ces chrétiens ! » instruit avec une prédilection marquée par ce rhéteur, qui voyait en lui la gloire de son école ; associé à la vie et aux travaux des solitaires les plus sérieux et les plus méditatifs de son temps ; vivant sous un climat mitoyen entre la Grèce et l'Orient et recevant l'influence favorable de l'une et l'autre civilisation ; mêlé à tous les événements mémorables de l'empire plus par position que par goût ; porté à chaque instant par une population enthousiaste, et, si j'ose ainsi dire, fanatique de son incomparable talent ; et, par dessus tout, nourri des saintes Écritures, vivant dans la prière et dans les larmes de commiseration et d'amour : que manquait-il à Chrysostome pour cultiver en lui tous ces dons précieux et leur donner enfin cet accomplissement de l'expérience sans lequel ils seront toujours imparfaits ? Une chose, et cette chose lui fut pleinement, surabondamment accordée : la perfidie des méchants, la haine des

(1) Cf. Néander, *Das Leben des Heil. Joh. Chrysost.*

jaloux, la pire de toutes, et la persécution à main armée des plus grands de l'Empire, tant dans l'Eglise que dans l'État.

Voilà ce qu'il importe d'avoir toujours présent à la pensée pour bien comprendre Chrysostome, son caractère, sa vie et le rôle considérable qu'il joua, comme homme et comme orateur, dans la société qui l'entourait. L'influence nouvelle encore de l'Évangile y marquait une distinction profonde entre l'état moral de la famille chrétienne et celui de la famille païenne. Ici, la mère de famille était tout autre que là, parce que, grâce à la vérité qui régénère et affranchit, elle comprenait tout autrement sa mission. C'est peu, en effet, que de donner le jour à un nouvel être ; il faut encore en faire un homme en l'élevant pour Dieu. « L'enfantement, dit Chrysostome, n'est pas l'œuvre de la mère, mais l'œuvre de la nature ; l'éducation est l'œuvre de la mère, car elle est l'œuvre de la volonté (1). » Vérité utile à méditer dans tous les temps et rendue brièvement par un autre grand génie, bien différent pourtant de Chrysostome : « L'avenir de l'enfant est l'œuvre de sa mère. » Vérité que proclamait le fils reconnaissant à la louange de sa mère (son père était païen), à qui il dut en partie « ce cœur tendre et énergique, cette éloquence passionnée et vigoureuse (2) » qui le caractérisent.

Ces heureux dons de la nature et de l'éducation se développèrent sous l'influence combinée de l'écclé d'un Libanius et de la vie solitaire de notre jeune et ardent orateur parmi les moines retirés aux environs d'Antioche. Il y consacra tout son temps à l'étude de la Bible et à la prière. La beauté morale de son caractère en acquit plus d'éclat. En vain l'a-t-on représenté comme passionné, violent et emporté. En vain va-t-on jusqu'à comparer son caractère à celui de l'impératrice Eudoxie, ce qui est faire infiniment trop d'honneur à cette

(1) De Macchabéis, hom. I.

(2) Albert. Chrysostome, orateur.

femme ambitieuse et jalouse de tout mérite indépendant de sa puissance. Non, Chrysostome était d'une humilité profonde, bien que sa nature fût ardente et forte. Nous n'en voulons pour preuve que la manière dont il parle de lui-même. Il était généreux jusqu'à la magnanimité. Citons comme exemple une circonstance mémorable de sa vie. Disgracié, Eutrope, le vil favori du faible Arcadius, n'a d'autre refuge que l'église dont il avait voulu abolir, contre Chrysostome lui-même, l'antique *droit d'asile*. Tandis qu'éperdu et tremblant, il embrasse l'autel, l'orateur prononce sa fameuse homélie citée partout comme un modèle d'éloquence (1). Il tire de ce foudroyant exemple des enseignements sur la fragilité des choses humaines et d'autres leçons plus fécondes encore. Il montre toute l'horreur du péché et les suites funestes qu'il entraîne après lui. Bien loin de flatter la foule, il la fait rentrer en elle-même en même temps que le coupable, pour les amener tous à la pénitence. Bien loin d'insulter à la chute de ce misérable, il déclare que son dessein est de toucher les cœurs même les plus endurcis. Il ménage le criminel, mais sans déguiser son crime trop connu de ses auditeurs. Il ne peut espérer de le sauver qu'à ce prix. Il reconnaît dans ce discours à jamais célèbre qu'il n'a pas d'autre moyen de protéger sa vie sérieusement menacée. Il assure qu'il ne représente si hautement la disgrâce de ce malheureux, que pour adoucir l'aigreur de ceux de ses auditeurs qui le blâmaient hautement d'avoir souffert qu'il se réfugiât dans le sanctuaire (2).

Il dira dans une autre homélie « qu'il faut donner du moins des gémissements et des larmes pour compâtir à l'affliction de ceux à qui on ne peut rendre un secours plus solide et plus effectif (3). Ailleurs il mettra à découvert la charité et l'humilité de son âme par ces admirables paroles. « C'est d'après moi—

(1) *In Eutrop.*

(2) Cf. Ménart; *Hist. de Chrysostome.*

(3) Hom. XLIII, *In Acta.*

même que je juge les autres. Avant de vous attrister par mes discours, j'ai moi-même le cœur déchiré. On souffre moins des réprimandes qu'on ne souffre de réprimander les pécheurs, quand on est pécheur soi-même. »

Chrysostome ne voulut, il est vrai, pactiser jamais avec les vices de son temps. Sa vertu fut gênante pour plusieurs. Eh ! quand la vertu chrétienne put-elle être accommodante aux vices ? Gênante, et pour qui ? — Pour une Eudoxie orgueilleuse et impatiente de la domination morale du redoutable censeur dont elle eût voulu étouffer la voix ; pour un Théophile, patriarche d'Alexandrie, ennemi personnel de Chrysostome, auquel il aurait voulu substituer Isidore, sa créature. *Hinc iræ*... Les faits sont éclatants de lumière et expliquent d'eux-mêmes la conspiration ténébreuse ourdie contre Chrysostome. On sait ce que pouvaient alors, à la cour corrompue d'Orient, les influences cachées des grands. Le complot, tramé avec une astuce consommée, réussit pleinement. L'Origénisme en fut le prétexte. L'Origénisme ! monstre à cent têtes, qui prend un nom selon les temps, les circonstances et les passions des hommes qui veulent s'en servir.

Mais venons au fait. Chrysostome était-il donc sectateur d'Origène ? — Point du tout. Il était *lui* avant tout. Son crime, le voici : il avait hébergé chez lui, dans son palais, quatre moines origénistes réfugiés à Constantinople, après avoir été violemment chassés de leurs cellules, injuriés et même battus par les émissaires du patriarche d'Alexandrie. Théophile les suit de près. Il convoque un concile sous la haute et puissante protection de l'impératrice, et fait décréter Chrysostome d'accusation sur vingt-neuf chefs principaux, tous faciles à réfuter. Le prédicateur laissera ses ennemis s'agiter au sein de leurs passions aveugles et de leurs manœuvres coupables. Mais pourra-t-il se taire devant la multitude qu'il a nourrie si longtemps de la parole de vie, et laisser déverser sur elle en même temps que

sur lui la haine et le mépris ? — Non, il justifiera sa conduite, c'est-à-dire son apostolat, comme avait fait, longtemps avant lui, un Saint Paul. Il fera appel à la justice, au simple bon sens d'un auditoire innombrable, qui le connaît beaucoup mieux que ses détracteurs. Proscrit, banni, il sera rappelé avec enthousiasme par tout un peuple qui l'aime et qui force Eudoxie elle-même à lui obéir et à reconnaître publiquement son erreur. Mais, mortellement blessée, elle renouvellera bientôt, avec le concours de Théophile, ses persécutions contre l'évêque importun. Enfin, il est exilé en Bithynie où il vit deux ans. Il meurt de lassitude et d'accablement, pendant un voyage forcé sous les feux du soleil, à Comane, bourgade misérable du Pont, en prononçant ces paroles, qui furent le motto de sa vie : « *Gloire à Dieu pour toutes choses!* » C'était en 407.

Cependant, le peuple resta fidèle à sa mémoire. Outré d'indignation et de colère, il menaça le pouvoir d'une révolte terrible. Plusieurs se laissèrent entraîner à des violences regrettables. On en accuse Chrysostome encore aujourd'hui. On ne craint pas de dire qu'en se défendant il dénonça ses adversaires à la haine de la foule, et que ses discours sont souvent une sorte d'excitation au mépris des grands et en particulier des ecclésiastiques revêtus d'autorité, de ses propres confrères. On lui impute des personnalités blessantes dans ses discours. On le traite de *tribun*; on parle de sa violence démagogique. Tout cela nous paraît un peu sévère. Accusé devant son troupeau, comment pouvait-il éviter de parler, et, en le faisant, de confondre ses calomniateurs? Je ne vois nulle part dans ses homélies de personnalité directe. Des allusions, on en peut voir tant qu'on en veut, et ceux qui se les appliquèrent se rendirent justice à eux-mêmes sans le vouloir. J'y vois avant tout, pour ma part, la simple et légitime revendication de la vérité, l'exposé des faits. Il prévint ses auditeurs des machinations dont il était l'objet, et les excita, non au mépris des grands, mais au

discernement et à la prudence. Il fut, non tribun, mais martyr, martyr des rigueurs du temps et de son indomptable courage à défendre la vérité, l'Évangile. Franchement, j'admire sa noble hardiesse, sa conviction inébranlable, et je l'admire d'autant plus qu'elle est plus rare. Son indignation causée par la perfidie des faux frères qui l'entourent, est on ne peut plus légitime. Il faut bien se garder de la confondre avec la haine ou l'inimitié personnelle. Ecoutez-le parler. « Nous n'avons, dit-il, pour convertir les hommes, d'autre ressource que la persuasion, jamais la contrainte. Notre loi ne nous donne pas d'autorité coactive contre les transgresseurs, et, quand elle nous en donnerait, nous serions sans moyens pour la faire valoir. — Je poursuis non l'hérétique, mais l'hérésie. Je n'ai pas d'aversion pour l'homme; mais je hais l'erreur et veux l'arracher. C'est ma coutume à moi d'être persécuté et non de persécuter; d'être chassé et non de chasser (1). »

Chrysostome n'eut pas, il est vrai, *l'esprit de corps* : mais fut-ce un mal? L'esprit de corps n'est bon que si le corps lui-même est bon ou tout au moins exempt de ce qui peut rabaisser la dignité de l'homme en portant atteinte à la loi morale. Si le corps se corrompt, mieux vaut vivre à l'abri de son influence corruptrice, pour travailler d'autant mieux à sa régénération. Or, le chrétien, quel qu'il soit, n'est jamais seul quand il travaille et combat pour Christ. Il a avec lui et pour lui Christ lui même et son Église, qu'il faut bien se garder de confondre avec tel ou tel clergé. Telle fut la position de Chrysostome. Il préféra ne pas s'associer aux grands dignitaires de l'Église, dont il voyait trop bien les funestes entraînements. Il se voua tout entier à son œuvre, n'attendant rien que de son Maître et ne craignant rien des hommes. Une individualité aussi forte et aussi énergique est rare à trouver dans tous les temps. Elle a quelque droit à notre estime, à notre admiration.

(1) *De Sacerd.*, I, II, t. 1, Hom. in S. Phocam.

Enfin, pour comprendre et apprécier dignement l'œuvre de Chrysostome, n'oublions jamais qu'il fut, par sa prédication même de l'Évangile, réformateur, dans un temps où l'Église, le clergé surtout, réclamait impérieusement des réformes multiples. Or, nul ne touchera jamais à l'arche sainte des préjugés et des privilèges d'une caste, surtout cléricale, sans amasser contre lui tous les orages des passions déchaînées, de la haine, de l'avarice, de l'égoïsme, de l'ambition et de la jalousie. En outre, Chrysostome fut le représentant de la domination de l'esprit sur la matière, de la charité et de la justice sur la force arbitraire et brutale, de l'Évangile enfin, loi de grâce et de liberté, sur la tyrannie du péché, loi de mort. Il tomba sous les coups des deux puissances redoutables qu'il ébranlait à la fois.

Tel fut Jean Bouche-d'Or, évêque alternativement à Antioche et à Constantinople, victime de son amour et de son zèle ardent pour la vérité. Ne plaignons pas son sort. Il est digne d'envie. Sûr de son triomphe, il ne le réclamait pas pour lui-même. Il triompha néanmoins par la puissance de son éloquence persuasive. Il est temps d'en parler. Nous allons trouver l'occasion de revenir sur ce qui précède et de compléter notre pensée.

II.

Tel l'homme, tel l'orateur. « Le style, c'est l'homme », a dit Buffon. La parole vivante et ailée partant, pour ainsi dire, toute chaude du fond de l'âme émue l'est encore davantage. Si le discours est froid et sans force, tenez pour certain que l'orateur manque de persuasion intérieure. Qui connaît le caractère de Chrysostome, connaît aussi son éloquence; car jamais peut-être, pour aucun orateur, le discours et la vie ne furent plus inséparables. Les sermons, les homélies, les traités nombreux de ce Père de l'Église sont autant d'actes inspirés par les circonstances où ils furent prononcés ou écrits. Son éloquence est toute teinte de sa nature ardente et sensible,

forte et passionnée, et du milieu même où elle déploie son vigoureux essor. En lui l'orateur et l'homme se lient et se combinent en une belle et puissante harmonie. Bien loin de se complaire exclusivement aux abstractions et aux spéculations pures, Chrysostome rend son discours concret et pratique comme la parole de Dieu qu'il commente ; il se fait à ses auditeurs, entre dans leurs vues, étudie leurs besoins et leurs devoirs particuliers. Puisant à larges mains à la source de toute bonne prédication chrétienne, il tire du trésor inépuisable des Écritures une foule d'aperçus nouveaux et d'applications saisissantes, parce qu'elles entrent dans le vif des cœurs et des questions brûlantes d'actualité. Il ne prêche pas, il parle ; il ne tire pas à boulet rouge par dessus son auditoire, il vise droit à la conscience et frappe juste ; il ne dédaigne pas *les petits*, le vulgaire ; il se met à sa portée, le soutient et l'élève à son niveau. Il *s'entretient*, en un mot, avec les auditeurs, et son éloquence se renouvelle sans cesse. Tout l'inspire, l'anime dans l'œuvre de son ministère infatigable.

Antioche soulevée a renversé les statues de l'empereur et de l'impératrice. Enflammé de colère, Théodose menace d'envelopper la ville tout entière dans une épouvantable proscription. Déjà le massacre commence, tandis que, malgré les ans et le froid de l'hiver, le pieux évêque Flavian vole vers Constantinople, pour y plaider la cause des coupables. S'adressant au peuple qui l'écoute en foule et n'a de refuge que l'église, Chrysostome lui fera sentir l'égarément funeste où il s'est laissé entraîner, tout en calmant ses alarmes. Il intercèdera en sa faveur auprès du monarque irrité et fléchira son courroux avec l'aide de Flavian. Ses sermons *de Statuis* sont demeurés justement célèbres.

Eutrope, vil esclave de cour, invoque le droit d'asile dans l'église où le prédicateur fait retentir sa voix puissante. Ce dernier le protégera par une homélie, citée à bon droit comme un chef-d'œuvre d'art oratoire.

Il apprend que les grands conspirent contre sa dignité épiscopale et même contre sa vie. Il montrera que le juste est inattaquable et que « nul ne se nuit que par lui-même. »

Il voit son peuple adonné à tous les plaisirs et en particulier aux jeux du cirque et du théâtre. Il le censurera et lui montrera le néant de ces choses.

On l'applaudit à outrance, et cela maintes fois. Il fera taire ces clameurs par quelques paroles pleines d'élévation et de tact chrétien.

Il vient de voir, en passant sur la place publique, des malheureux privés de tout au milieu des rigueurs de la saison. Il parlera pour eux comme un autre Vincent de Paule, un autre Oberlin. Il prend à partie tous les pécheurs qui l'entourent et s'efforce de leur ouvrir les yeux. Il ne cesse d'avertir, d'instruire et de corriger. Il y a échange continuel et vivant entre l'orateur et l'auditeur. De là le genre dominant de la prédication de Chrysostome, *l'homélie*.

L'homélie, le mot l'indique, est un entretien. L'entretien suppose le dialogue. On peut dire que les homélies de Chrysostome sont des dialogues pathétiques. Il connaît son interlocuteur, parcequ'il se connaît lui-même, c'est-à-dire l'homme tout entier tel que le lui révèlent l'observation, la conscience et la parole de Dieu, trois sources fécondes de vérité et de puissance dans le discours. Il ne lui laisse ni répit, ni faux-fuyant. Il l'interpelle, le presse de questions et d'arguments *ad hominem*, le suit dans tous ses détours, et ne se repose enfin qu'après l'avoir pour ainsi dire forcé par la persuasion.

De là les qualités et les défauts de la composition oratoire de Chrysostome. Elle a beaucoup d'élan, de feu, d'ampleur, de variété, de richesse et d'originalité tour-à-tour familière et sublime. Elle manque souvent de régularité et de mesure, et parfois, de nerf, de précision et de simplicité. L'imagination et la sensibilité l'emportent sur le raisonnement. On peut y trouver

le début trop long et comme embarrassé de plusieurs exordes rapprochés plus que réunis, les digressions trop nombreuses, les apostrophes trop soudaines, la division oratoire incertaine et le tissu peu serré. L'accusera-t-on de manquer d'unité? Ce reproche serait plus grave. « Il y a, dit à ce sujet M. Albert, si je puis ainsi parler, deux sortes d'unité dans une œuvre oratoire. L'une est extérieure et comme matérielle; l'autre, intérieure et spirituelle. Chrysostome ne posséda pas la première, il eut la seconde. Il ne sut ou plutôt il ne voulut pas s'astreindre à composer avec art et méthode un discours sur un seul sujet. Mais, dans la plus confuse de ses homélies, il n'y a pas une digression, pas un détail qui s'écarte du but unique proposé à l'orateur chrétien : la confirmation de la foi et la correction des mœurs. Sous ce désordre réel (apparent, dirions-nous), vit et agit la salutaire unité de l'ensemble du but. » Il y aurait même ici quelques réserves à faire. Les sermons *de Statuis*, sur *l'Aumône*, sur *l'Anathème* et par dessus tout la belle harangue de Flavian à Théodose en faveur des rebelles d'Antioche, véritable chef-d'œuvre, à tous égards, composée par notre orateur, qui a inspiré à M. Albert un excellent parallèle entre l'éloquence du cœur d'un Chrysostome et l'éloquence purement rhétorique d'un Libanius; — ces discours, dis-je, ont leur unité *matérielle* et *spirituelle* que le genre sermon comporte et exige. Quant aux défauts que nous avons signalés, défauts réels dans une composition simplement oratoire, ils s'expliquent tout naturellement par le genre que notre prédicateur a traité et pour ainsi dire perfectionné, sinon créé, *l'homélie*, genre excellent en soi, qu'il subordonnait au but unique et digne de tous ses efforts : « la confirmation de la foi et la correction des mœurs. » Ses auditeurs avaient, plus que personne, besoin de ces entretiens vifs et pressants. Distracts, volages et indociles, il leur fallait des coups forts et répétés. Chrysostome ne les leur épargna pas.

D'ailleurs, il interprétait librement les Écritures, verset par

verset, méthode beaucoup trop négligée de nos temps. Ses homélies sur la Genèse, les Psaumes, les Proverbes et l'Ecclésiaste, sur St.-Mathieu, St.-Jean, les Actes, les Romains (qu'il appelait « la clef d'or des Écritures »), les Corinthiens, les Éphésiens, les Colossiens, sont autant d'interprétations suivies de ces différents livres sacrés. Encore aujourd'hui, on ne peut — nous réservons la part de la science, qui a fait des progrès, — citer de meilleurs commentaires pratiques que ceux-là. Chrysostome est le plus digne représentant de la célèbre école d'exégèse historico-grammaticale d'Antioche.

Mais avant d'abandonner *la forme* de sa prédication, qu'il nous soit permis d'insister sur deux traits qui la distinguent entre toutes. Chrysostome excelle dans l'emploi de la gradation et de l'exemple. Une analyse délicate et vraie des facultés de l'âme et de leurs ressorts les plus secrets le seconde dans l'usage fréquent qu'il fait de ces deux grandes et puissantes figures oratoires. Pour ce qui est de la première, je ne sache guère, parmi les derniers prédicateurs modernes, qu'un Adolphe Monod qui puisse lui être comparé. Qu'on se souvienne, nous l'avons entendu, de ses sermons sur : « Dieu est charité, » qui roule tout entier sur une gradation continue et fortement persuasive, et sur : « Si vous ne vous convertissez, vous périrez tous semblablement, » où la gradation se joint à l'exemple, pour produire, à la fin, par la peinture du jugement dernier, l'effet d'une redoutable conviction. — On retrouve souvent cette même force graduée et illustrée par des faits dans les homélies nombreuses de Chrysostome. Pour tout grand orateur, l'éloquence est une *action*. Nous voudrions que l'espace nous permît de transcrire ici le beau morceau, d'après St.-Matth. 5-38-40 sur les devoirs du chrétien envers le prochain ennemi et persécuteur (1) et l'homélie du *Pauvre Lazare*. Il montre

(1) In Matth., hom. XVIII.

sans effort que Lazare a enduré neuf supplices différents, « non comme une punition, mais afin que sa vertu en reçût plus d'éclat. » Son énumération, admirable d'ampleur et de force, est d'un dramatique toujours croissant (1). »

Ici, nous touchons au *fond* même de la prédication de Chrysostome. Disons-en quelques mots avant de finir. Cette prédication fut essentiellement morale. Elle eut pour âme et pour appui la charité vivante dont son auteur était rempli. Il veut amener le pécheur à la repentance et à la sainteté, et cela pour son salut. Il ne cesse de le lui répéter. Chrysostome est avant tout moraliste et moraliste *chrétien* fortement convaincu. Comme tel, il fonde donc son enseignement sur la base inébranlable de la foi dont il ne s'est jamais départi, je veux dire sur les vérités immuables de la révélation. Mais il abandonne volontiers la spéculation pour la pratique, et l'application des vérités de la foi occupe une bien plus large place dans ses écrits que les élévations sur les mystères. Non pas, encore une fois, qu'il fasse bon marché du dogme, — il respire partout dans ses homélies, — mais par conviction d'apôtre et pour répondre à un besoin général. Il obéit ainsi à la triple influence de son génie, de son temps et de ses auditeurs. Il suit résolument la tendance toute pratique et parénétiqne de l'école d'Antioche à laquelle il appartient, en laissant de côté, autant que possible, les discussions théologiques. Cependant on trouve dans ses homélies sur St.-Jean et sur l'épître aux Romains, en particulier, de remarquables développements sur les plus hautes vérités de la métaphysique chrétienne.

Chrysostome s'en prit tout d'abord aux vices régnants. Il les combattit un à un sans jamais reculer d'un pas. Pour donner à cette prédication toute sa valeur morale, il s'efforça d'éveiller et de fortifier dans l'âme de ses auditeurs la conscience de leur

(1) Cf. Albert, p. 266, etc.

libre arbitre, ce qui, plus d'une fois, lui a valu l'inculpation de Semi-Pélagianisme. On ne peut méconnaître pourtant que la volonté de l'homme n'ait sa place dans l'œuvre du salut purement gratuit, puisque l'homme doit au moins l'accepter. Avec quelle simplicité et quelle justesse l'orateur ne rappelle-t-il pas à ceux qui font de la grâce même une objection contre l'autonomie de l'homme, que cette grâce leur est offerte, à eux aussi, et qu'il la leur annonce au moment même où il leur parle : « Dieu, dites-vous, a pris St.-Paul par force? Par force, ô homme! Il l'a *appelé* du haut des cieux! Tu le crois, n'est-ce pas? Et ne t'appelle-t-il pas, toi aussi, et cela tous les jours? Et tu ne l'écoutes pas cependant (1). » Ne réserve-t-il pas, par là même, à la grâce, la part essentielle qui lui revient dans l'œuvre du salut?

C'est ainsi que les prédicateurs des premiers âges se montraient en général humains dans la belle et large acception évangélique du mot. Ils partageaient la vie, les pensées, les luttes, les épreuves, les souffrances, les joies et les triomphes de leurs auditeurs. Ils parlaient de moins haut et de plus près. Quand le clergé devint le flatteur des grands qui le corrompaient en le protégeant, il perdit beaucoup de ce noble caractère, de cette généreuse sympathie. Tel ne fut pas Chrysostome; disons-le, tel ne doit être jamais le chrétien. Le chrétien et, par conséquent, tout d'abord le prédicateur de l'Évangile, « l'ambassadeur pour Christ » doit s'appliquer ce mot du poète latin :

Homo sum, nil humani a me alienum puto.

Jésus-Christ lui-même, dans sa divinité parfaite, égal au Père en substance, n'est-il pas aux yeux de tous l'homme-type, l'*ecce homo*, l'homme avec ses misères et moins son péché, avec ses

(1) Tom. III, p. 150. Cf. t. VII, in *Matth.*, hom. XV, § 4. T. IX, in *Act. Apost.*, hom. XIII (Nous citons d'après l'édit. de Montfaucon).

affections légitimes et tous les triomphes promis au chrétien ? Dès - lors, pour son ministre, quelle énergie dans les convictions ! Quelle puissance dans la parole ! Quelle sympathie dans les consolations ! Il est dans la joie avec ceux qui sont dans la joie ; il pleure avec ceux qui pleurent. A l'exemple de St.-Paul, « il se fait tout à tous. » Il n'est insensible à rien de ce qui touche l'humanité ; il s'y intéresse le premier. Il étudie ses vrais besoins et il cherche à les satisfaire. Il proclame l'affranchissement et le salut de tous au nom de Jésus-Christ, libérateur parfait du pécheur.

Tel fut donc Chrysostome dans son éloquence vivante, populaire et sympathique. Avec quelle grandeur d'âme il montre, en un temps de tyrannie au bas et d'esclavage au sommet de l'échelle sociale, la parfaite égalité des hommes devant Dieu, leur père à tous, et comme il plaide éloquemment l'affranchissement moral de *tous* ces esclaves, grands et petits ! Comme il place haut la dignité de l'homme, en lui montrant sans cesse que le seul esclavage vraiment digne de ce nom, c'est celui du péché !

Quelle charité, quelle mansuétude chrétiennes dans ses exhortations incessantes à la pénitence, motivées moins par les terreurs de l'enfer que par la miséricorde infinie de Dieu ! L'enfer, il n'en cache pas pourtant les horreurs, il les dépeint en termes saisissants (1). Mais comme il fait bien connaître Dieu et son amour pour l'homme, en montrant que, même dans ses sentences les plus redoutables, il veut, non la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, et qu'avant de lui présenter la perspective de l'enfer, il lui ouvre les portes du ciel ! Comme il relève les courages chancelants et les forces abattues, par ce mot devenu célèbre : « Si vous péchez tous les jours, faites pénitence tous les jours ! » (2) En vérité, il y a dans les

(1) T. VII, *in Matth.*, hom. XVI, § 6, hom. XXVIII, § 3, etc., etc.

(2) De Pœnit.

exhortations les plus véhémentes et dans les réprimandes les plus sévères de cet envoyé de Jésus-Christ, je ne sais quelle onction et quelle tendresse qui nous émeuvent, parce que, à son tour, il cherche à produire dans les cœurs, non la peur qui glace, mais la persuasion qui vivifie. Il demande l'obéissance d'un enfant, non celle d'un esclave. Cependant il ne ménage pas les pécheurs endurcis et ne les laisse pas s'endormir dans une folle sécurité. Il les poursuit des anathèmes de la parole sainte. Nul ne peut échapper à la vigueur de ses coups. Mais aussitôt il se souvient que Christ est mort pour les pécheurs. Et si sa parole épouvante les pécheurs à salut, il les relève et les encourage.

Après l'avertissement au pécheur, c'est surtout dans la défense du pauvre et du malheureux que la belle âme et l'ardente charité de Chrysostome se montrent tout entières. Il y emploie tout le pathétique de son génie oratoire. Il s'est constitué l'avocat de l'indigent, dans un temps où il était encore généralement méprisé et abandonné. De là ses foudres d'éloquence contre l'avarice. Il a pris en main la cause du faible et de l'opprimé contre le fort et l'oppresseur. De là son indignation passionnée contre l'arbitraire et la tyrannie des grands. N'y était-il pas pleinement autorisé, lui qui avait sacrifié fortune et puissance, rang, honneurs, tout ce que le monde estime, pour combattre la vaine opinion du monde? Peut-on lui reprocher sévèrement son ardeur à la lutte, et, pour ainsi parler, « l'éloquence guerrière (1) » qui le caractérise? Non, l'éloquence de la chaire sera toujours militante; car il s'agit de forcer l'ennemi caché jusque dans ses derniers retranchements, de déjouer ses ruses, de démasquer ses complots. Il faut lutter contre l'homme et contre ce qu'il a de plus intime, son cœur naturel, et l'obliger, lui aussi, à lutter contre lui-même. Et quand cette loi fut-elle

(1) H. Albert, *ibid.*

plus impérieuse que dans un temps et dans une ville où , sur le vieux cep d'une civilisation raffinée jusqu'à la corruption, la foule entait, même sous la loi nouvelle, des erreurs et des vices de toutes sortes? Aussi nul ne sut jamais déployer plus de force et de persévérance que Chrysostome, dans cette guerre sainte où l'animait son sincère amour du bien, son zèle pour le bonheur de l'homme. Nul ne l'a dépassé dans la peinture vigoureuse et saisissante des vices de son temps, hélas! disons-le, de tous les temps. Son adversaire, c'est le péché, toujours ancien, toujours nouveau. Il le personnifie pour le rendre plus sensible. Il le montre odieux, tel qu'il est, pour mieux exciter les hommes à le fuir. Ses descriptions sont autant de portraits, quelquefois ébauchés, mais toujours vivants. Son imagination orientale y déborde dans le choix des couleurs. Notre goût réclamerait plus de retenue, de sobriété et de convenance. Mais tels qu'ils sont, ils demeurent des modèles du genre. Citons, en particulier, ses tableaux de l'avarice, de l'impudicité, de la soif des plaisirs sensuels, de la haine, de la jalousie, de la calomnie, de l'envie, du luxe, de l'amour immodéré du théâtre et des jeux du cirque.

Enfin, ce qui distingue Chrysostome, ce qui l'a fait surnommer *l'apôtre de l'aumône*, c'est l'insistance avec laquelle il préconise ce fruit de la charité et prêche la libéralité chrétienne, en même temps que la constance dans les épreuves, l'héroïsme dans les persécutions (1). Il n'est presque pas un de ses discours où il ne rappelle, ne fût-ce qu'en passant, le devoir de la bienfaisance. Grand moraliste comme Bourdaloue et Massillon, il est moins sobre et moins serré dans ses déductions que le premier, moins châtié et moins élégant que le second; mais ils sont,

(1) Cf. les exemples de Job, de David, de Daniel, de J.-B., du pauvre Lazare et de Saint-Paul, si souvent reproduits dans ses homélies. Cf. *Hom. in Sanct. Babylam.*

l'un et l'autre, moins spontanés, moins naturels, disons-le, moins vrais que Chrysostome, pour être moins fidèles que lui au texte de l'Écriture. Il n'y a guère que Bossuet qui l'égalé pour la connaissance et la méditation approfondie des Saintes Lettres (1), pour la splendeur du langage et l'entraînement de l'éloquence. Si parfois l'influence de Libanius, le rhéteur, et du génie oriental se fait trop sentir par des digressions et des amplifications oratoires, le prédicateur rachète bientôt ces longueurs et cette intempérance qui répondaient d'ailleurs au goût de ses auditeurs, par les leçons simples et pratiques qu'il tire du texte et qu'il applique avec une rare sagacité. Fidèle à sa méthode scripturaire, pratique et familière, il raconte, peint et fait mouvoir ses personnages. Il emprunte à l'ancien et au nouveau testament des exemples sans nombre. Il laisse volontiers aux récits sacrés toute la grande et noble simplicité de leurs auteurs inspirés. Il ne leur ôte rien de leur relief et de leur vérité. Cependant avec quelle habileté il les emploie selon les besoins particuliers de sa cause ! avec quelle art il les commente et les analyse ! avec quelle aisance il les multiplie et les relie les uns aux autres ! Il est le « *vir bonus dicendi peritus* » des anciens ; ou plutôt il est « l'homme de bien qui tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur. » Comme St.-Paul, il peut dire « j'ai cru, c'est pourquoi, j'ai parlé (2). »

Ne l'oublions pas, et répétons-le en terminant cette étude rapide, ce qui fit la force et la beauté de la prédication de Chrysostome, ce fut, outre les dons naturels de l'orateur, sa fidélité constante aux Écritures dont il faisait sa nourriture et qu'il commentait à genoux. Voilà la source pure et féconde de toute éloquence vraiment chrétienne. Voilà ce qui fait l'attrait et le profit d'une étude approfondie des homélies de l'évêque de

(1) Voir surtout *Méditations sur l'Évangile et Elévations sur les Mystères*.

(2) *Matt.* XII, 35, *II. Cor.* IV, 13.

Constantinople. Voilà ce qui le recommande à l'attention de tout prédicateur, de tout chrétien ami de l'Évangile, et jaloux, par conséquent, en rejetant soigneusement l'alluvion des erreurs et des abus qu'y mêlent trop souvent les passions humaines, de se désaltérer aux sources d'où l'Évangile jaillit dans sa simplicité primitive. Pour lui, la patristique a un sens, une valeur réelle, celle de le ramener au principe éternel de toute vérité, et de lui faire « retenir fortement la chaîne du passé, » qui, le rattachant à tant de glorieux défenseurs de la cause de Christ, révélée par les Apôtres, le rattache à Christ lui-même, « le chemin, la vérité et la vie. » C'est là surtout ce qui nous a encouragé à tracer cette humble esquisse et à la présenter à la docte compagnie qui m'a fait l'honneur de me recevoir dans son sein. Inutile sans doute de rappeler aux amis des Belles-Lettres, qu'Erasmus a publié une vie de Chrysostome et que, de nos jours, M. Villemain a recueilli, comme en une gerbe de fleurs, dans son *Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e siècle*, de beaux passages de notre orateur qu'il a su rehausser par les séduisants attraits de son art consommé.
